

Voici seulement deux points qui m'ont semblé apparaître en toute évidence.

Le premier a rapport à l'âme même du peuple Canadien. Le Canada est une terre de tradition. C'est par là qu'il m'a tout de suite conquis. J'y ai vu une image de la France d'autrefois telle que l'avaient formé le lent travail des siècles et le secours des institutions nationales. Nos mœurs, nos coutumes, notre esprit de famille, notre sentiment religieux, se sont conservés là-bas, mieux et plus purement que chez nous. Pour comprendre certains traits de notre histoire et rentrer en communion avec notre passé, il est indispensable d'aller au Canada. Des choses mortes ailleurs et que nous ne retrouvons plus que par un effort de mémoire et d'imagination, sont là-bas vivantes. C'est là qu'est la force de la nation canadienne française. Elle ne peut continuer d'être elle-même et résister à la pression du milieu anglais qu'en restant fidèle à sa tradition.

L'autre est relatif aux rapports littéraires de la France et du Canada. Les Canadiens ont conservé notre langue. Ils la parlent, ils l'écrivent; cela leur fait honneur et cela nous fait honneur. Mais une langue est sans cesse en mouvement, elle se transforme, elle s'enrichit, elle s'altère ou elle s'affine, en tout cas elle se modernise. Je crains que la culture française d'aujourd'hui ne soit plus que de raison suspecte aux Canadiens. Qu'ils choisissent entre nos livres; mais nous en avons d'excellents et qui méritent de les compter pour lecteurs. Tel est le souhait que je forme. Je voudrais que l'écrivain français sût qu'il écrit à la fois pour les deux Frances; je voudrais que l'esprit français se développât parallèlement sur les deux rives de l'Océan. Je suis persuadé que des deux côtés on y gagnerait.

421

René Doumic.

500 X1 C